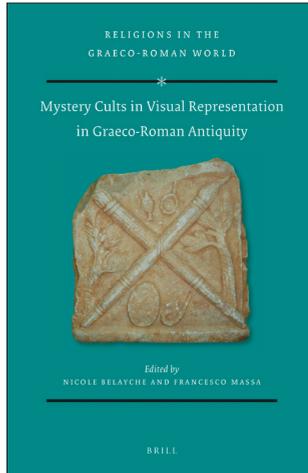
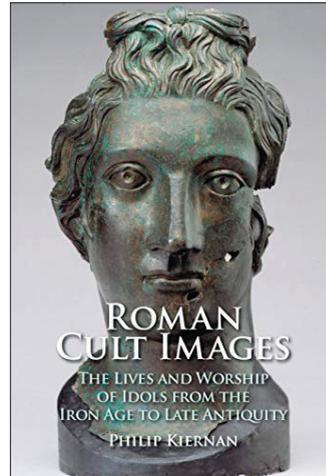


MYSTERY CULTS IN VISUAL REPRESENTATION & ROMAN CULT IMAGES



BELAYCHE, NICOLE & MASSA, FRANCESCO (eds.) (2021). *Mystery Cults in Visual Representation in Graeco-Roman Antiquity*. Religions in the Graeco-Roman World, 194. Leiden & Boston: Brill. 237 pp., 96 € [ISBN: 978-9-0044-3932-0].



KIERNAN, PHILIP (2020). *Roman Cult Images. The Lives and Worship of Idols from the Iron Age to Late Antiquity*. Cambridge: Cambridge University Press. 377 pp., 109,24 € [ISBN: 978-1-1084-8734-4].

SYLVIA ESTIENNE
ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE - ANHIMA
sylvia.estienne@ens.psl.eu

LE VOLUME DIRIGÉ PAR NICOLE BELAYCHE ET FRANCESCO MASSA s'inscrit dans une série de publications issues d'un programme de recherche consacré « aux cultes à mystères et à leurs agents culturels », mené conjointement par le centre de

recherche français AnHIMA (UMR 8210, CNRS) et des équipes suisses des universités de Genève, puis de Lausanne entre 2014 et 2018. La rencontre liminaire avait paru dès 2016 dans la revue *Mètis* ;¹ les résultats de ces travaux ont donné lieu à deux autres livres, également parus en 2021.²

Dans ce volume, les mystères restent clairement au cœur des problématiques abordées, même si elles le sont au prisme de la culture visuelle. Dans une introduction consistante (« *Mystery Cults and Visual Language in Graeco-Roman Antiquity : An Introduction* », pp. 1-37), Belayche et Massa définissent clairement les différents enjeux épistémologiques. Si les mystères se caractérisent par leur secret, la perception visuelle y joue un rôle important : ils visaient autant à voiler qu'à dévoiler. Dans quelle mesure la médiation des images peut-elle être explorée pour rendre compte de cette expérience spécifique ? Les images ne peuvent plus aujourd'hui être considérées comme de simples illustrations, elles ne donnent aucun accès direct aux rites eux-mêmes ; mais elles constituent un discours sur les mystères dont les logiques nécessitent d'être explorées. Après avoir replacé le projet dans les récents renouvellements historiographiques, les deux auteurs évoquent deux exemples comme point de départ des réflexions : des autels tauroboliques d'Attique et les fresques de différents *mithraea*.

La première section est consacrée aux images des mystères dionysiaques, de loin le corpus iconographique le plus fourni et le plus étendu dans le temps, mais également le plus hétérogène. Les trois contributions évitent néanmoins le risque de dispersion en se concentrant sur des dossiers délimités, tant du point de vue des supports que de la chronologie.

Cornelia Isler-Kerényi (« Comment figurer l'ineffable, comment lire les images ? », pp. 43-61) ouvre la réflexion avec une étude de l'imagerie attique sur céramique à l'époque classique, élargissant brièvement le point de vue à la céramique apulienne du IV^e s. av. n. è. S'appuyant sur la définition des mystères élaborée par Burkert,³ elle part du postulat que l'iconographie attique offrait à un large public l'occasion de se remémorer des émotions expérimentées dans le cadre de mystères bacchiques largement diffusés. Elle explore ainsi plusieurs motifs (la fabrication du vin, les paires d'yeux ou la figure de Sémélé, etc.) qui lui semblent pouvoir faire allusion de façon métaphorique à l'expérience des mystères, qu'elle définit comme un parcours initiatique, orienté vers la mort.

1. Belayche & Massa, 2016.

2. Belayche, Massa & Hoffmann, 2021 ; Massa & Belayche, 2021.

3. Burkert, 1987.

La contribution de Stéphanie Wyler (« Le phallus qui cache le mystère ? Les images dionysiaques dans les décors romains : à propos d'une fresque de la *Domus Transitoria* », pp. 62-79) précise le questionnement : il ne s'agit pas de chercher dans l'imagerie dionysiaque romaine la trace de rites mystériques (ou du moins de rites initiatiques, précise-telle avec prudence), mais de reconstruire les logiques de la culture visuelle des Romains pour mieux éclairer ce que l'on peut savoir de ces mystères. Non sans audace, elle propose un cas d'études a priori désespéré, une fresque dionysiaque, mise au jour en 1720 dans un nymphée souterrain de la *Domus transitoria* de Néron ; très mal conservée, la frise peut être reconstituée grâce à des aquarelles de Bartoli, peu exactes dans le détail. L'examen de ce dossier méconnu permet de ouvrir une réflexion méthodologique sur le statut sémiotique des images.

Janine Balty clôt le parcours chronologique par un dossier consacré aux « Échos de la Teletè dionysiaque dans la mosaïque romaine tardive » (pp. 80-98). L'examen de deux séries d'images sur des mosaïques syriennes, les unes du milieu du III^e s. de n. è. (Zeugma), l'autre du VI^e s. de n. è. (Sarrîn) permet de conclure à la persistance de la référence aux pratiques initiatiques dionysiaques dans la culture de l'Antiquité tardive, sous une forme allégorique.

La seconde section de l'ouvrage s'inscrit dans une perspective de déconstruction, revenant sur des séries d'images utilisées aux siècles précédents pour restituer les liturgies mystériques, quand les sources écrites étaient jugées insuffisamment explicites.

Le traitement de la documentation iconographique des *mithraea*, déjà évoquée dans l'introduction (pp. 33-36), en offre un bon exemple. Philippa Adrych rappelle ainsi comment la diversité de la documentation mithriaque a été sous-estimée, au profit d'une interprétation normative et standardisée. Elle s'appuie sur les représentations des grades initiatiques, notamment celles du *mithraeum* de Felicissimus à Ostie, pour remettre en perspective le modèle des sept grades, attesté seulement à Ostie et à Rome.

Richard Veymiers revient sur les représentations des époques hellénistique et romaine longtemps conçues comme des illustrations de mystères isiaques, largement reconstruits à partir du livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée. Rares sont les identifications qui résistent à un réexamen critique. Dans un deuxième temps, R.V. s'intéresse aux stratégies visuelles déployées par les Anciens pour mettre en image les pratiques mystériques, sans remettre en cause le caractère secret et ineffable qui les caractérise. Il choisit d'étudier un motif de la *cista*, une corbeille fermée, souvent associée à un serpent, propre à l'imagerie gréco-romaine des mystères. Rarement mise en scène dans des scènes liturgiques, la ciste apparaît avant tout comme un marqueur symbolique de l'initiation, réinvesti par les Isiaques.

La troisième et dernière section est centrée sur le rôle joué par certains objets ayant une connotation mystérique dans différents types de représentation. Sont-ils

de simples marqueurs visuels, ayant une valeur de synecdoque ? Peut-on y voir de véritables signes iconiques, transcrivant dans le langage visuel une référence spécifique aux mystères ? Partant du modèle éleusinien qui semble avoir joué un rôle fondamental dans la diffusion des pratiques mystériques, Anne-Françoise Jaccottet choisit de suivre sur différents supports la représentation de trois objets utilisés lors des mystères : le faisceau de l'initié éleusinien, le *liknon* (le panier plat) et la *cista* (la corbeille). Le premier reste un marqueur discret, limité à la céramique attique ; il ne constitue pas un signe iconographique aussi efficace que le *liknon* ou la *cista*, dont la fonction permettant à la fois de cacher et de dévoiler les objets sacrés est une métaphore du rituel.

Françoise Van Haeperen s'interroge sur la dimension mystérique du culte de la Mater Magna romaine en analysant les représentations de ciste sur certains monuments métroaques. À travers les associations mises en œuvre dans les images, souvent funéraires, elle réfléchit à la fois aux usages rituels d'un tel objet et à sa portée symbolique. La relative rareté du motif dans l'iconographie métroaque justifie toutefois une prudence certaine de l'interprétation.

L'ensemble de l'ouvrage constitue un volume de taille modeste, mais dont la cohérence est renforcée par l'apparat introductif, mettant en valeur les enjeux généraux et les dynamiques communes. La manipulation est facilitée par la présence d'*indices* (sources littéraires et épigraphiques ; noms). En plus de la bibliographie citée de façon exhaustive dans les notes des articles, une bibliographie sélective permet de faire ressortir les principaux ouvrages sur la thématique. L'édition est soignée et les illustrations de taille et de définition correctes offrent un bon rendu dans l'ensemble (sauf la figure 8.7).

L'enquête s'inscrit à l'intersection de deux champs récemment renouvelés, celui des cultes à mystères d'une part, qui, à la suite de Walter Burkert, s'est progressivement défait de l'héritage de Franz Cumont, et d'autre part celui des images, suivant un « *iconic turn* » rapidement évoqué par Belayche et Massa (pp. 25-28). La perspective est originale et vient compléter utilement un angle mort des recherches en cours autour de la catégorie des mystères et de leur place dans les sociétés antiques. Si la plupart des contributeurs prennent soin de replacer leur enquête dans cette perspective, seuls quelques-uns d'entre eux en revanche reviennent sur les logiques et les dynamiques qui sous-tendent la notion de « langage visuel ». Par ailleurs, la majorité des images envisagées proviennent de contextes extérieurs aux rites eux-mêmes (domestiques, funéraires, etc.), rendant certes plus complexe la compréhension des arrière-plans de la culture visuelle des Anciens, mais permettant également de mettre l'image à distance du rituel lui-même. Dans la perspective d'un véritable *iconic turn*, il serait sans doute utile de prendre également en compte les effets réciproques :

qu'apportaient les images au déroulement et à la perception des rituels mystérieux ? Le dossier des images mithriaques, qui s'inscrivent souvent dans l'espace même du rituel, aurait de ce point de vue mérité un traitement plus approfondi. C'est le seul petit regret qu'on peut formuler à la lecture de ce beau volume.

* * *

Les images de culte, ou plus exactement les « idoles », sont au cœur de la monographie de Philip Kiernan. Plus que le titre général de l'ouvrage (*Roman Cult Images*) – sans doute jugé plus consensuel par l'éditeur – c'est le sous-titre (*The Lives and Worship of Idols from the Iron Age to Late Antiquity*) qui nous renseigne sur les perspectives adoptées par Philip Kiernan [désormais P.K.]. En assumant le terme d'« idoles », fortement connoté par le discours chrétien, l'auteur entend dégager ces objets de toute perspective artistique ou muséographique pour les étudier comme des objets de culte, c'est-à-dire au prisme de leur fonction religieuse et sociale, sans préjuger de leur iconographie (pour lui, le terme idole permet de ne pas exclure les représentations aniconiques). Il fonde sa démarche sur les travaux de Alfred Gell,⁴ en définissant les « idoles » comme des objets dotés d'une certaine agentivité sociale (*social agency*) qui les distingue des autres « images culturelles ». C'est également à un anthropologue⁵ qu'il emprunte l'approche biographique qui structure les différents chapitres du livre (« The Birth of Cult Images », ch. 2 et 3; « The Life of Idols », ch. 4 et 5; « The Dead of Idols », ch. 6). Mais le point de vue reste avant tout celui d'un archéologue, cherchant à remettre en contexte une catégorie spécifique d'objets. Au-delà de la définition des « idoles », c'est également la question de l'organisation des espaces de culte en Gaule qui intéresse l'auteur.

L'introduction (pp. 1-24), bien informée et efficace, fait utilement le point sur les travaux récents et les choix assumés de l'auteur. Le propos est volontairement clair et accessible, suivant le parti pris annoncé en fin d'introduction de s'adresser à un large public, sans verser dans l'érudition ou les controverses scientifiques. C'est là d'ailleurs un des points forts de l'ouvrage, de lecture aisée et appuyé sur de nombreuses illustrations (près d'une centaine) ainsi que sur d'utiles tableaux récapitulatifs (pp. 11, 32, 48 et 282). La clarté du discours ne doit pas néanmoins masquer certains partis pris moins bien assurés que d'autres.

4. Gell, 1998.

5. Kopytoff, 1986.

Si l'on suit volontiers P.K. sur la définition des « idoles » comme des objets déterminés à la fois par leur place centrale dans les lieux de culte et leur *social agency*, on peut s'interroger sur la pertinence d'une approche biographique, a priori plus efficace pour des objets singuliers que pour une catégorie d'objets aussi vaste que diverse. La délimitation géographique de l'étude aurait également mérité un meilleur fondement méthodologique. La majeure partie de l'ouvrage porte en effet sur les régions gauloises et germaniques (cette restriction du champ d'études aurait pu d'ailleurs être explicitée dans le titre même de l'ouvrage), choix dont la justification est sommairement expédiée en une page (p. 22). P.K. rejette, de façon certes salutaire, la question complexe des identités provinciales, mais sans pour autant justifier réellement son choix, ni faire place aux débats qui sous-tendent en partie son enquête (sur les images dans la religion gauloise ou sur les temples romano-celtiques, etc.).

Le ch. 2 (« The Birth of Cult Images. Early Rome and the Iron Age ») est à mon sens l'un des plus convaincants de l'ouvrage. Le passage d'un culte « primitif » aniconique à la vénération de statues de culte anthropomorphes sous l'influence de modèles étrangers, schéma explicatif déjà très largement remis en cause pour le monde grec et pour Rome elle-même, est ici démonté de façon approfondie pour les religions gauloises, en s'appuyant sur des contextes archéologiques récents, prudemment explorés et bien illustrés.

Le ch. 3 (« The Birth of Cult Images. Continuity and Innovation in the Imperial Period ») envisage de façon tout à fait stimulante la question de la matérialité des images cultuelles, notamment la prévalence des artefacts en bois ; dans un deuxième temps, la typologie proposée (« *native and combined iconography* » / « *classical iconography* » = *gréco-romaine* / « *Mystery cults and Mithraic cult images* ») est plus convenue, mais reste utile pour appréhender la documentation archéologique de ces régions de façon globale.

Le ch. 4 (« Idols at Home ») porte sur l'autre question centrale de l'ouvrage, l'emplacement de l'« idole » dans le temple et la distinction avec les autres « images cultuelles ». Le cœur du chapitre est consacré au temple dit romano-celtique et permet d'examiner à partir de contextes bien documentés les questions de visibilité, de hiérarchie et d'accès des « idoles », ainsi que celle de l'évolution de ces dispositifs dans le temps.

Le ch. 5 (« Idols in Action ») s'intéresse à la délicate question des interactions des visiteurs avec les « idoles » dans le cadre des rituels (statues ointes, habillées, baignées, nourries, portées en procession, etc.). À l'examen des sources écrites – déjà bien étudiées – P.K. ajoute l'étude de quelques rares contextes archéologiques, ainsi que le témoignage indirect de reliefs et une rapide comparaison de nature anthropologique avec les pratiques hindoues.

Le ch. 6 enfin envisage la « mort » des « idoles », en examinant trois types de processus de destruction (destruction par les barbares, destruction par les chrétiens et procédures de fermeture rituelle par les païens eux-mêmes). La plupart des exemples s'inscrivent certes à la fin de l'Antiquité, entre la fin du III^e s. de n. è. et l'époque médiévale, mais les contextes documentés archéologiquement permettent de mettre en lumière la variabilité des processus et la diversité des acteurs ; seul point commun finalement : les modalités de destruction et de mise au rebut attestent indirectement de l'*agency* qui était encore celle de ces idoles au moment même de leur destruction.

On pourrait sans doute discuter certains choix de l'auteur, notamment celui du terme d'« idole », non pas tant pour ses connotations polémiques que pour l'usage qu'en fait P.K. La distinction entre l'« idole », objet central doté d'*agency*, et les autres « images cultuelles » présentes dans les sanctuaires ne paraît pas toujours opératoire, notamment dans les ch. 2 et 4. Il n'en reste pas moins que le pari de P.K. est au final plutôt réussi. La dimension régionale de l'enquête est confortée par la qualité de la documentation archéologique réunie et sa relative cohérence d'un chapitre à l'autre. Les questionnements proposés s'inscrivent dans les renouvellements actuels de l'histoire des religions et de l'archéologie, sur la matérialité des rites notamment, et contribueront certainement à enrichir les débats actuels autour de la *lived religion*.

BIBLIOGRAPHIE

- Appadurai, Arjun (ed.) (1986). *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Belayche, Nicole & Massa, Francesco (2016). Les « mystères ». Questionner une catégorie. *Mètis*, n. s. 14, pp. 1-132.
- Belayche, Nicole, Massa, Francesco & Hoffmann, Philippe (2021). *Les mystères au II^e s. de notre ère, un tournant*. Turnhout: Brepols.
- Burkert, Walter (1987). *Ancient Mystery Cults*. London & Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Gell, Alfred (1998). *Art and Agency. An Anthropological Theory*. Oxford: Clarendon Press.
- Kopytoff, Igor (1986). The Cultural Biography of Things. Commoditization as Process. In Appadurai, 1986, pp. 64-91.
- Massa, Francesco & Belayche, Nicole (2021). *Les philosophes et les mystères dans l'Empire romain*. Liège: Presses universitaires de Liège.